10

CONTRIBUTION

à l'étude

de la cure de la phtisie

par le traitement indiqué ci-après

et tout spécialement par l'emploi du Calomel.

Mémoire

lu au Congrès International de Berlin

par le

Docteur E. Liceaga

Professeur de Thérapeutique chirurgicale à l'Ecole de Médecine de Mexico;
Président du Conseil Supérieur de Salubrité;
Directeur de l'hôpital de Maternité et de l'Enfance;
Membre de l'Académie de Médecine;
&c &c.

LIBRARY

Imprimerie Rudolf Mosse, Berlin

CONTRIBUTION

à l'étude

de la cure de la phtisie

par le traitement indiqué ci-après

et tout spécialement par l'emploi du Calomel.

Mémoire

lu au Congrès International de Berlin

par le

Docteur E. Liceaga

Professeur de Thérapeutique chirurgicale à l'Ecole de Médecine de Mexico;
Président du Conseil Supérieur de Salubrité;
Directeur de l'hôpital de Maternité et de l'Enfance;
Membre de l'Académie de Médecine;
&c. &c.

Imprimerie Rudolf Mosse, Berlin

CONTRIBUTION

à l'étude

de la cure de la phtisie

par le traitement indiqué ci-après et tout spécialement par l'emploi du Calomel.

Avant de rapporter le mode de traitement que j'emploie chez les phtisiques depuis l'année 1872, je dois signaler en quelques lignes les raisons qui m'ont amené à appliquer le calomel à la tuberculose pulmonaire.

Depuis un temps immémorial on traite la méningite tuberculeuse des enfants par le calomel et les frictions d'onguent mercuriel.

J'ai obtenu, par cette méthode, des résultats avantageux chez un grand nombre d'enfants toutes les fois qu'il n'y a pas eu d'exsudations abondantes dans les méninges. On se rappelle que le Docteur O'Beirne préconisait l'usage des préparations mercurielles pour combattre l'arthrite scrofuleuse de la hanche et du genou et que cette méthode, acceptée par beaucoup de médecins parvenait à empêcher le progrès d'une aussi terrible maladie, quand les lésions pulmonaires n'étaient pas trop avancées.

La connaisance du mémoire du Docteur O'Beire a inspiré à Monsieur Graves savant clinicien de Dublin, l'idée de traiter par les mercuriels les bronchites et les pneumonies scrofuleuses.

Monsieur Graves les recommande dans les cas où la maladie commence par une inflammation scrofuleuse du poumon. Dans ces cas seulement on doit essayer les mercuriels, et quoique alors ils ne soient pas utiles sinon quand l'affection pulmonaire a commencé sondainement sous l'influence de quelque cause accasionnelle, certaine, comme par exemple un refroidissement on une hémoptysie. (1)

Me basant sur cette opinion et sur le fait souvent observé par moi que la phtisie mésentérique se guérissait par l'emploi de la masse bleue anglaise, je me décidai à faire l'application des préparations mercurielles chez les personnes évidemment tuberculeuses. La première qu'il m'a été donné d'observer a été une jeune fille de 18 ans qui, jusqu'à cette époque, avait été saine et chez laquelle s'est déclarée une bronchite intense, bientôt après accompagnée de fièvre, de sueurs, d'amaigrissement marqué, de perte d'appétit et d'autres troubles de l'appareil digestif.

L'examen de la malade me fît découvrir qu'il y avait une induration marquée au sommet du poumon droit. J'ai soumis la patiente à l'usage du calomel fractionné, à des frictions d'onguent mercuriel sur toute la peau et à l'application de petits vésicatoires volants fréquemment répétés à la région sous claviculaire et dans les régions adjacentes. A l'apparition de l'inflammation des gencives j'ai suspendu l'usage des mercuriaux.

Avec ce traitement la malade dépérissait d'abord visiblement, mais l'amélioration dans l'état général se fit bientôt

(1) Leçons de clinique médicale du Docteur J. Graves, traduites en français par le Docteur Jaccoud. Paris 1863 — Leçon 45. Page 172.

sentir: la fièvre et les sueurs cessèrent, l'appétit, la toux diminua rapidement et les forces se rétablirent; et avec l'usage continu des vésicatoires, les signes de l'induration pulmonaire achevèrent de se dissiper jusqu'à leur complète disparition: La malade sujet de cette observation vit en parfaite santé.

J'ai communiqué ce résultat aux membres de la „Société familière de Médecine", et pour les autres cas que j'ai postérieurement rencontrés j'ai eu soin de faire vérifier par les mêmes membres ou par d'autres médecins distingués de Mexico, l'existence de l'infiltration tuberculeuse du poumon et quand le diagnostic était conforme au mien je procédais à l'application de la méthode. Pendant l'année 1881, et quand j'avais déjà recueilli beaucoup d'observations personnelles, j'ai fait sur le sujet une conférence publique devant la plus grande partie des médecins de Guanajuato, ma ville natale.

Les résultats constamment obtenus ont été la guérison plus on moins rapide des malades, sauf deux exceptions, l'un que j'ai soigné et l'autre observé par le Dr. Brassetti; dans ces cas l'application a été faite sur des malades arrivés à la période d'ulcération pulmonaire avec de larges cavernes et dans la dernière période de la maladie. Dans ces deux cas la mort a suivi rapidement l'emploi des mercuriels.

Il ne serait pas possible de rapporter dans une note aussi succincte que celle que j'ai l'honneur de vous présenter, les nombreuses observations que j'ai recueillies sur des malades se trouvant dans des conditions semblables à celle qui me sert de type; mais, comme je désire préciser exactement les circonstances dans lesquelles l'usage des mercuriels est d'un résultat certain, je vais fixer les conditions dans lesquelles je les ai employées:

A. Chaque fois, quand il y a signe d'induration pulmonaire de nature tuberculeuse. (Pour le diagnostique je me suis

servi, jusqu'à ces derniers temps, des caractères cliniques acceptés par la majorité des médecins; mais depuis la découverte du *bacille de la tuberculose* je n'ai pas cessé de démontrer la présence du microbe de Koch dans les expectorations des malades soumis au traitement.)

B. L'infiltration tuberculeuse du poumon accompagnée ou non de bronchite intense, demande l'emploi des mercuriels et des vésicatoires.

C. Les bronchites tuberculeuses exigent le même traitement.

D. J'emploie la méthode dans la tuberculisation pulmonaire récente ou ancienne pourvu qu'elle ne soit pas arrivée à la période d'ulcération avancée.

E. J'en fais usage quand il y a fièvre continue, ou intermittente ou remittente, quel que soit l'état des voies digestives, mais s'il y a diarrhée, je conseille la diète lactée et je combats ensuite les désordres intestinaux par les moyens appropriés.

Je ne trouve pas plus de deux contreindications: l'ulcération du poumon quand elle a produit des cavernes considérables ou l'épuisement profond du malade; mais dans ces cas, loin d'obtenir des résultats avantageux les malades succombent plus rapidement que sans le traitement, comme c'est arrivé dans les deux cas que j'ai précedemment décrits.

Je dois prévenir que le traitement par les mercuriels et les vésicatoires, modifie d'une manière rapide et favorable *l'état local* et général du malade à tel point qu'il est rétabli *„in integrum"* dans beaucoup de cas et que les malades recouvrent un état de santé complet. Cela se passe chez les malades de date récente ou de moyenne intensité; quand aux autres la méthode indiquée ouvre le chemin de la guérison et pour la compléter il n'y a qu'a recourir aux autres moyens qui varient suivant les cas.

Je vais énumérer ceux que j'emploie le plus fréquemment:

En premier lieu, l'hygiène; la résidence à la campagne, si c'est possible; l'habitation exposée au midi ou à l'orient; la respiration d'un air pur; l'exercice à l'air libre: l'hydrothérapie quand la fièvre disparait; les aliments nutritifs et sains, etc.

Je ne parle donc pas, intentionnellement, de la convenance d'habiter un climat de grande altitude au dessus du niveau de la mer, car je désire faire de ce thème le sujet d'une autre note qui sera lue à ce même Congrès.

Après les mercuriels, j'emploie constamment l'iodure de sodium dans cette formule:

Aquae distillatae 50 gr.
Iodureti sodici 10 gr.

par gouttes: commencer par 10, angmenter de 10 chaque jour jusqu'à 200, puis recommencer. Elles doivent être prises toujours dans de l'eau pure ou sucrée; l'emploi de cette substance se prolongera pendant plusieurs mois.

Si je n'ai pas été satisfait du traitement mercuriel, à l'usage de l'iodure j'ajoute celui de la masse bleue anglaise.

Massoe ceruloe anglicana 1 gr.
cum excipiente idoneo f. 20 pilules;
une chaque matin.

L'emploi permanent des vésicatoires est convenable: mais pour ne pas fatiguer le malade je recommande qu'on en applique un volant (c'est-à-dire non suppuré) chaque semaine, sur differents points du thorax, de préférence sur le côté malade.

Il y a des personnes qui en ont besoin d'un grand nombre, mais ordinairement il suffira de 10 ou 12 dans les cas au début.

Comme chez quelques malades la répétition des vésicatoires occasionne des furoncles autour des vésicatoires, ils refusent de continuer cette révulsion et je la remplace alors par des pointes de feu.

Avec la pointe aiguë du thermo-cautère de Paquelin, je fais de 20 à 30 pointes de feu sur une étendue limitée du thorax et dans ce cas je répète plus fréquemment les applications.

Tant qu'il y a un point du poumon induré, jé continue la révulsion, même quand elle devrait se prolonger pendant des mois.

Je traite toujours par les vésicatoires les simples bronchites chez les tuberculeux.

Si la lésion pulmonaire, quoique améliorée, reste stationnaire, je reviens en général à l'emploi du calomel à l'intérieur et de l'onguent mercuriel à l'extérieur.

Si le malade ne recouvre pas sa force primitive, si la santé reste délicate, j'emploie l'arsenic sous forme d'arséniate de strychnine:

Extracti cinchonae 3 gr.
Arseniati estrychnici 0,03 gr,

Pour 30 pilules. Commencer par une chaque jour à l'heure du repas, augmenter d'une chaque quatre jours; quand on est arrivé à huit pilules par jour on recommence.

Je continue aussi cette médication pendant longtemps.

J'ai légèrement glissé sur le traitement de la phtisie de marche lente et de forme chronique; mais comme il arrive fréquement que la médication mercurielle, quand elle ne guérit pas d'une seule fois, modifie favorablement la maladie, la nécessité s'impose de perfectionner la cure par des moyens qui agissent avec plus de lenteur.

Beaucoup de malades et aussi beaucoup de médecins s'épouvantent de la détérioration que subit la santé de leurs clients tant qu'ils sont soumis à la médication mercurielle: mais au bout de quelques jours la fièvre disparaît, les sueurs cessent, la toux diminue de fréquence et d'intensité, l'appétit revient, les forces renaissent, le malade commence à recouvrer son poids et à se convaincre de l'efficacité du traitement.

Je ne veux pas entrer dans les considérations théoriques qui m'ont amené à employer le mercure dans le traitement des tubercules du poumon, mais je ne dois pas manquer de signaler qu'à présent que le bacille tuberculeux est connu, tous les médecins se sont attachés à la recherche des substances parasiticides qui agissant directement sur le microbe, empêchent son développement et sa propagation.

La créosote, l'iode, l'iodoforme, le phosphate de cuivre, le tannin et le menthol ont été à cet effet alternativement employés à l'intérieur.

On a essayé des inhalations et des pulvérisations antiseptiques avec des vapeurs d'iode, d'iodure d'éthyle, de benzoate de soude, de camphre, de térébenthine, de goudron, d'iodoforme, avec une solution de bi-iodure de mercure, d'acide phénique, d'acide borique etc., les inhalations d'acide florhydrique ont été étudiées plus longuement et essayées sur une plus grande échelle; celles d'acide sulfureux, les rectales avec l'acide carbonique mélangé avec l'hydrogène sulfuré etc.

On a employé aussi les injections hypodermiques de diverses substances et même les injections intraparenchymateuses, dont les résultats ne semblent pas avoir été avantageux.

Je n'ai trouvé, relativement à l'emploi des mercuriels que les références que je vais citer:

Dans une œuvre très récente (Traité pratique d'antisepsie par Le Gendre, Barette et Lepage, Paris 1888), Monsieur Gosselin a tenté de stériliser l'organisme soit avant soit après l'inoculation de la tuberculose:

Dans le premier cas, l'imprégnation organique par le bichlorure et le bi-iodure de mercure n'a pas empêché le bacille de se développer mais il semble plûtot qu'elle a hâté la mort en débilitant l'organisme.

L'administration du sublimé, après l'inoculation, a produit les mêmes effets, ces études ont été experimentées sur des animaux.

Hiller a fait des injections sous-cutanées de sublimé qui n'ont pas eu de succès sur les malades tuberculeux.

Gouguenheim a fait connaître (8 janvier 1866), à la société Médicale des Hôpitaux, les résultats de 33 cas, dans lesquels il avait pratiqué des injections antiseptiques dans les cavernes tuberculeuses des poumons, avec des solutions de sublimé au $\frac{1}{500}$ au $\frac{1}{1000}$ et au $\frac{1}{2000}$ suivant l'importance des lésions.

Il n'y a pas eu d'accidents, quoique la toux ait été modérée, quand l'injection se fait lentement. On choisit, pour la pratiquer, les espaces intercostaux premier et second.

Dans 21 cas il y a eu une amélioration très sensible dans les signes locaux, mais l'état général ne paraît pas s'être amélioré dans la même proportion.

Les uniques applications faites avant la découverte du bacille sont celles que le Docteur James Edmonds de Londres a eu la bonté de me communiquer dans une lettre datée de Mexico le 17 Novembre 1888.

Il s'exprime ainsi:

„Pendant longtemps j'ai obtenu les plus grands avantages de l'emploi à petites doses du bichlorure de mercure uni à l'iodure de potassium et au carbonate de soude calciné.

J'administre ordinairement la médecine dans une once de décoction de quina calisaya et une drachme de teinture de la même écorce à prendre dans un verre d'eau "

Dans le numéro 9 du journal allemand „*Therapeutische Monatshefte*" le Docteur Dochmann de l'Université de Kasan, écrivait à la date du 15 septembre 1889 qu'il avait commencé à employer le mercure dans la phtisie, se basant sur la nature microbiotique de cette maladie et affirmait que personne avant lui n'avait essayé cette application.

Le contenu de cette note démontre que dès 1872 on avait non seulement tenté, mais encore qu'on avait appliqué avec succès le traitement mercuriel sur les malades tuberculeux au Mexique.

CONCLUSIONS.

De ce que je viens d'exposer je crois pouvoir conclure:

La tuberculisation pulmonaire, à sa première période, peut être combattue avantageusement par l'emploi du calomel à l'intérieur, de l'onguent mercuriel à l'extérieur et par l'application de vésicatoires volants et répétés pendant longtemps.

Dans les cas où la résolution de l'induration pulmonaire ne se fait pas rapidement il est nécessaire d'employer l'iodure de sodium, l'arsenic et la strychnine ainsi que la révulsion soit avec des vésicatoires volants, soit avec des pointes de feu.

De toute manière l'alimentation appropriée, l'hydrothérapie savamment dirigée, la permanence à l'air libre dans une atmosphère pure et à une altitude convenablement choisie, sont des conditions très avantageuses pour la guérison de la phlisie pulmonaire.

Mexico, juin 1890.